

Conférence - 12 avril 2002.
Maison des X - Paris.



SOUVENIRS DE RESISTANCE EN ALLEMAGNE

HENRI PIATIER

Des cinq années de captivité que j'ai passées en Allemagne, de 1940 à 1945, la moitié à peu près m'ont permis de m'engager dans des activités de résistance dans des conditions singulières. Pour le comprendre il faut remonter à mon entrée à l'Ecole Polytechnique en 1938.

Séduit par Louis LEPRINCE-RINGUET, notre jeune professeur de Physique – il n'avait que 37 ans à l'époque – qui enseignait à l'Ecole depuis deux ans seulement et qui y avait réintroduit la recherche, j'avais décidé avec quelques camarades, Bernard GREGORY et Claude DUMOUSSEAU entre autres, de fréquenter son Laboratoire où l'on étudiait le rayonnement cosmique. Nous découvrons l'électronique en construisant des hautes tensions stabilisées pour l'alimentation des compteurs de GEIGER et des dispositifs de coïncidence qui permettaient de déclencher une grande chambre de WILSON destinée à être installée à L'ARGENTIERE-LA-BESSEE dans les Hautes Alpes où Raoul DE VITRY D'AVAUCOURT (19 S), Directeur Général de Pechiney, accueillait dans son usine d'aluminium un laboratoire de LEPRINCE-RINGUET à environ 1000 mètres d'altitude auquel il fournissait les ampères nécessaires pour créer les champs magnétiques courbant les trajectoires des particules cosmiques. C'est dans ce laboratoire d'altitude que je passai mes vacances d'été en 1939 et c'est là que je fus rappelé à l'Ecole lors de la déclaration de guerre.

Je choisis d'être artilleur et je me retrouvai sous-lieutenant à Fontainebleau pour apprendre en trois mois la pratique de l'artillerie. J'étais binômé avec Bernard GREGORY qui ne put éviter de sortir premier de l'Ecole d'Artillerie et moi, par un effet d'entraînement, second. Il choisit l'artillerie moderne, motorisée, pour aller se faire prendre par les allemands en panne d'essence en Belgique en mai 1940. Quant à moi je devins « artilleur de Metz » et fus fait prisonnier en juin à Chaource sans chevaux et sans canons, tués et détruits par les « Stukas », par le Général GUDERIAN à la tête de sa Panzerdivision.

Me voilà donc prisonnier. Après quelques étapes en France et un long voyage en wagons à bestiaux je me retrouvai à l'OFLAG XIII A à Nuremberg. Je ne tardai pas à apercevoir à travers les barbelés, dans le Bloc voisin, Charles PEYROU de la Promo 1936. Je l'avais connu au Laboratoire de LEPRINCE-RINGUET à Paris où il venait en permission aussi souvent que possible de la Ligne Maginot où il était artilleur. Il était facile de franchir les barbelés entre les deux blocs et nous passions de longs moments ensemble.

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

En réponse à une de ses lettres LEPRINCE-RINGUET signalait à PEYROU qu'un livre très intéressant venait de paraître en Allemagne « Atlas typischer Nebelkammerbilder » (Atlas de Photographies de Chambre de Wilson) de W. GENTNER, H. MAIER-LEIBNITZ et W. BOTHE et que nous devrions nous le procurer. Ce que nous fîmes. PEYROU savait plus de physique que moi et moi plus d'allemand que lui. Nous avons donc entrepris de traduire cet ouvrage passionnant. Au début du printemps 1941 l'OFLAG XIII A fut vidé de ses prisonniers français pour y installer les prisonniers yougoslaves et les officiers français furent répartis dans d'autres camps où se trouvaient déjà d'autres officiers français. PEYROU et moi avons alors été séparés avant d'avoir achevé la traduction, PEYROU envoyé en Autriche à l'OFLAG XVII A et moi en Westphalie à l'OFLAG VI A. Je terminai tout seul la traduction que nous avons entreprise ensemble et l'envoyai à LEPRINCE-RINGUET.

Il convient ici de dire quelques mots sur ma captivité. A Nuremberg, à l'OFLAG XIII A, nos relations avec les Allemands étaient assez toniques, nous ne nous sentions pas anéantis en face d'eux, pas vraiment vaincus, et l'espoir demeurait qu'un jour la situation pourrait se retourner. A l'OFLAG VI A, en Westphalie, au contraire, lorsque j'y suis arrivé, c'était un climat de collaboration euphorique. Le camp était sous le charme de Robert BRASILLACH qui y avait été prisonnier et avait été libéré rapidement pour des raisons qui sont devenues vite évidentes. Je me souviens d'avoir été traité de « sale petit con » par Marc BLANCPAIN, aujourd'hui âgé de 92 ans s'il est encore en vie, longtemps Président de l'Alliance Française, couvert de décorations et d'honneurs, pour avoir refusé de signer une adresse au Maréchal PETAIN qu'il avait rédigée. Alain de ROTHSCHILD, un magnifique lieutenant de cavalerie, avait été amené à demander au colonel français interlocuteur du colonel allemand commandant du camp, s'il avait encore le droit de porter l'uniforme français, tant l'antisémitisme avait contaminé le camp.

C'est alors que se noua à Paris notre sort lorsque LEPRINCE-RINGUET eut reçu notre traduction. L'un des auteurs du livre, Wolfgang GENTNER, était à Paris « pour occuper » le Laboratoire de JOLIOT au Collège de France qui disposait du seul cyclotron en Europe. GENTNER était un grand ami de JOLIOT, de six ans son cadet, car après avoir obtenu son doctorat en Allemagne en 1932, son directeur de thèse, un certain Professeur DESSAUER, lui obtint une bourse pour aller apprendre la radioactivité auprès de Marie CURIE. Un an plus tard à l'avènement de HITLER la bourse allemande fut supprimée, mais Marie CURIE put la remplacer par une bourse française qui permit à GENTNER de rester à l'Institut du Radium plusieurs années. C'est avec les compteurs de Geiger, inconnus jusqu'alors à l'Institut du Radium où l'on travaillait avec des chambres d'ionisation, que GENTNER avait apportés d'Allemagne que Frédéric et Irène JOLIOT-CURIE ont découvert la Radioactivité artificielle en 1934. GENTNER a même été appelé par JOLIOT pour s'assurer que ses compteurs fonctionnaient convenablement et qu'il ne s'agissait pas d'un artefact.

GENTNER était un homme d'une qualité exceptionnelle. Il était arrivé à Paris après l'Armistice de 1940 dans une mission scientifique allemande, dirigée par un certain Général SCHUMANN, dont l'intention était de s'appropriier le cyclotron de JOLIOT au Collège de France. Sitôt arrivé à Paris, il téléphona à JOLIOT pour lui annoncer de quoi il était chargé et lui dire qu'il ne resterait à Paris qu'à la condition

d'avoir son accord. JOLIOT accepta et il fit bien car GENTNER le sauva au moins trois fois de la Gestapo.

GENTNER convainquit ses autorités que c'était folie de déménager le cyclotron et que le mieux était de s'en servir sur place. C'est ainsi qu'il passa de nouveau quelques années auprès de JOLIOT. Il acheva la mise au point du cyclotron, fort de l'expérience qu'il venait d'acquérir juste avant la guerre à Berkeley en Californie auprès d'Ernest LAWRENCE, l'inventeur du cyclotron. Dès son arrivée à Paris il entreprit de faire libérer Paul LANGEVIN qui avait été interné en Allemagne par la Gestapo. Devenu suspect en raison de son amitié pour JOLIOT et ses collègues français il dut retourner à Heidelberg vers la mi-42.

LEPRINCE RINGUET, en possession de notre traduction, imagina avec JOLIOT, GENTNER, Maurice et Louis de BROGLIE de nous faire revenir à Paris, PEYROU et moi, sous le prétexte de publier une édition française de l'Atlas de photographies de chambre de Wilson. André BENDJEBBAR, qui a publié en 2000 une « Histoire secrète de la bombe atomique française », a trouvé dans les « Archives Curie et Joliot-Curie » une lettre de LEPRINCE-RINGUET à JOLIOT datée du 26 novembre 1941 dans laquelle il est question de cette tentative :

Quid pour Gentner et nos deux élèves prisonniers qui ont traduit le livre ? Quand je l'ai vu, le 1^{er} ou le 2 novembre, il a pris la traduction manuscrite et devait en parler à Julius Springer. L'a-t'il fait et avec quel résultat ? Peux-tu me répondre un petit mot ? Si Springer est d'accord pour une traduction Gentner a-t'il demandé que les deux jeunes gens soient détachés de leur OFLAG pour s'occuper de l'édition à Paris ? Tu aurais là deux bons éléments pour la physique nucléaire.



Malheureusement SPRINGER VERLAG, l'éditeur allemand, considérant qu'il aurait déjà bien du mal à vendre l'édition allemande, refusa la concurrence d'une édition française et la tentative de libération échoua.

Mais le Conseiller scientifique de SPRINGER VERLAG était Paul ROSBAUD, un physicien d'origine autrichienne, qui par sa position avait des relations dans l'ensemble des milieux scientifiques et médicaux en Allemagne et dans le monde entier. Il avait en particulier des relations privilégiées en Angleterre, non seulement dans le monde scientifique mais aussi dans celui des services de renseignement. Il avait une femme juive qu'il avait pu installer à Londres en 1938 ainsi que sa fille. Il leur rendait visite chaque mois jusqu'au début de la guerre et leur apportait de quoi vivre. C'est lui qui imagina, puisqu'il n'était pas possible de nous libérer, de nous permettre de travailler dans un laboratoire de recherche. Il ne pouvait être question de physique nucléaire qui était classée « secrète » (kriegswichtig). Il trouva un laboratoire de physique à la STUDIENGESELLSCHAFT FÜR ELEKTRISCHE BELEUCHTUNG dépendant de la Firme OSRAM (Société d'étude pour l'éclairage électrique), dirigé par le Dr. SCHÖN, un bon physicien antinazi et où l'on poursuivait des recherches sur la luminescence.

LEPRINCE-RINGUET en reçut l'information par l'intermédiaire de GENTNER et nous reçûmes l'offre d'aller à Berlin travailler au laboratoire du Dr. SCHÖN, assortie de l'assurance que nous pouvions accepter sans tomber sous l'accusation de collaboration.

Nous nous sommes retrouvés ainsi à Berlin, PEYROU et moi, en juin ou juillet 1942, lui venant de l'OFLAG XVIIIA en Autriche et moi de l'OFLAG VIA en Westphalie, sans que les autorités allemandes nous aient demandé explicitement notre avis. Malgré les assurances reçues de Paris, nous avons décidé de nous rendre compte par nous-mêmes et, si les conditions de notre travail ne nous paraissaient pas satisfaisantes, si surtout elles nous semblaient compromettantes nous demanderions à retourner dans nos camps respectifs.

Le camp où nous étions logés à Berlin était une grande maison bourgeoise au bord de la Spree. C'était probablement une maison réquisitionnée ayant appartenu à une famille juive aisée. Il y avait là une curieuse faune. Parmi elle certains étaient très sympathiques tel Etienne COCHE DE LA FERTE, conservateur au Louvre, spécialiste des vases grecs et étrusques qui avait été demandé par un de ses collègues allemands pour s'occuper des trésors du Musée de Berlin et vraisemblablement préparer leur mise en lieu sûr. Il n'est pas resté longtemps car il avait dans son bureau au Musée un portrait d'Hitler qu'il avait retourné face contre le mur. Cela n'a pas plu et on l'a renvoyé dans son camp. Il y avait aussi un soyeux lyonnais qui avait une succursale berlinoise, un Belge, architecte paysagiste, consulté pour agrémenter les autoroutes, un polonais assez sympathique dont on ne savait pas très bien le rôle qu'il jouait et une bande d'archivistes de la Bibliothèque Nationale peu fréquentables, ultra collaborateurs.

On nous emmena un matin par le métro au laboratoire du Dr. SCHÖN. Nous voulions nous rendre compte avant de nous engager plus avant. C'était un soldat « de la territoriale » qui nous accompagnait jusqu'à la Rigaerstrasse (rue de Riga) où se trouvait le laboratoire. Au retour c'était un technicien du laboratoire qui nous prenait en charge. Nous avons été accueilli très chaleureusement, avec une amitié qui ne s'est jamais démentie. Le Dr. SCHÖN nous a tout de suite mis en confiance, avec peut-être une certaine imprudence, en nous disant que les allemands se trouvaient dans la situation de voyageurs dans un train dont ils souhaitaient le déraillement parce qu'ils haïssaient le conducteur (Führer !). Nous sommes devenus très vite une attraction pour le monde scientifique allemand non nazi. Paul ROSBAUD, qui avait imaginé cette situation, venait fréquemment nous voir et ne cachait pas sa haine véhémente des nazis. GENTNER ne manquait jamais de venir nous voir lorsqu'il passait à Berlin, puis MAIER-LEIBNIZ un des coauteurs du fameux Atlas, Fritz HOUTERMANS, un physicien assez génial qui avait eu très tôt l'idée du Plutonium et établi ce qu'on appelle habituellement le « cycle de BETHE », c'est à dire le cycle des réactions de fusion nucléaire qui participent au fonctionnement du soleil. HOUTERMANS avait, par affinité politique, émigré en URSS en 1935, peu après l'arrivée de HITLER au pouvoir, enseigna à Kharkov mais connut les prisons soviétiques leurs interrogatoires et leurs tortures. Il revint en Allemagne à la faveur du traité germano-soviétique.

PEYROU et moi avons donc entrepris nos recherches sur la luminescence des sulfures de Zinc et de Cadmium en fonction de la température, de la longueur d'onde et de l'intensité de l'excitation. Cela fera l'objet de la thèse de doctorat de PEYROU à son retour en France en 1945.

Après le désastre de Stalingrad les Allemands durent récupérer tous les soldats possible, jeunes ou vieux, et décidèrent qu'ils ne pouvaient plus nous garder

militairement. En conséquence nous avons eu vers la mi-mars 1943 une permission d'environ trois semaines pour aller en France chercher des effets civils et nous aurions au retour à chercher un logement libre à Berlin. Le voyage s'effectua dans des conditions de confort que nous avons oubliées mais en compagnie de compatriotes auxquels nous étions honteux de pouvoir être confondus. PEYROU gagna Oloron Sainte-Marie d'où il était originaire et moi Paris où je retrouvai ma famille et en particulier mon frère, André. PEYROU était tenté de franchir les Pyrénées toutes proches et moi d'entrer dans la clandestinité grâce à mon frère qui appartenait à un réseau de Résistance, le réseau «DRUIDE». Après bien des débats où nous avons soupesé toutes les conséquences de la décision de ne pas retourner à Berlin, en particulier les représailles sur nos familles comme sur nos amis allemands, SCHÖN, GENTNER, ROSBAUD. PEYROU est reparti à Berlin au terme normal de sa permission. Moi, je me suis fait porter malade et puis j'ai demandé une prolongation pour me marier en espérant, sans trop y croire, qu'on finirait par m'oublier ou que je trouverais une solution miraculeuse au problème du retour. J'ai réussi à tenir jusqu'à la fin du mois de mai, pas au-delà. Il fut donc convenu avec mon frère qu'il m'enverrait un membre de son réseau, le colonel POMMES-BARRERE, qui parcourait l'Allemagne pour visiter les prisonniers français et collecter à cette occasion des renseignements de toutes natures à transmettre à la France Libre.

Nous avons réussi, je ne sais plus comment, à louer deux chambres chez l'habitant. Nous étions logés chez un brave homme, professeur de lycée, Studienrat, qui avait compris à cette époque qu'Hitler menait l'Allemagne au désastre et semblait trouver dans notre compagnie un peu de réconfort. Nos liens avec Paul ROSBAUD sont devenus plus étroits et plus amicaux. Il venait plus fréquemment nous voir au laboratoire et nous passions souvent le dimanche avec lui. Il nous emmenait pour des promenades dans les forêts avoisinantes ou pour des baignades dans les lacs des environs au cours desquelles nous avons fait la connaissance de sa compagne, Ruth LANGE, et de la sœur de celle-ci, Hilde BENJAMIN, dont le mari Georg BENJAMIN, médecin juif et communiste, frère de l'écrivain Walter BENJAMIN, venait de mourir au camp de Mauthausen. Walter BENJAMIN quant à lui a fui l'Allemagne dès 1933 et vécu la plupart du temps en France. Au moment de la défaite de juin 1940 il descendit dans le midi à Marseille, à Lourdes et passa en Espagne où il fut arrêté à Port-Bou par la police espagnole qui décida de le remettre à la police de Vichy qui elle-même le livrerait à la Gestapo. Alors il se suicida à Port-Bou le 26 septembre 1940. Cela donne une idée du milieu dans lequel Paul ROSBAUD nous avait introduits.

Les énormes bombardements anglais sur les villes allemandes commencèrent alors. Ce fut d'abord Hambourg à la fin du mois de juillet 43. Nous vîmes partir de Berlin un régiment de pompiers vers Hambourg. Puis ce fut au tour de Berlin; des centaines de bombardiers lourds déversèrent sur la ville des bombes explosives et des bombes incendiaires le 23 août et recommencèrent le 22 novembre avec encore plus d'intensité. C'était l'enfer. Nous le vivions avec un curieux mélange de crainte et de joie. Alors ROSBAUD organisa la survie. Nous prenions tous les soirs un train de banlieue qui nous menait à Brieselang, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Berlin, où nous campions dans un jardin ouvrier appartenant à un vieux typographe communiste, Georg BERGMANN, ami de Hilde BENJAMIN. Nous étions là nombreux : ROSBAUD et sa compagne Ruth LANGE, Hilde BENJAMIN et son fils Mischa, Georg BERGMANN et

sa femme, PEYROU et moi. De là nous assistions dans une relative sécurité au spectacle néronien des bombardements de Berlin qui se succédaient de plus en plus souvent.

La vie à Berlin devint de plus en plus difficile et dangereuse et le Dr. SCHÖN décida de replier son laboratoire vers l'ouest dans la région de Heidelberg mais nous n'avons pas été autorisés à le suivre. Notre logeur retourna à Dresde d'où il était originaire pour fuir les bombardements mais il a subi pire les 13 et 14 février 1945 lors des fameuses attaques aériennes anglaises puis américaines. Nous avons été expulsés par son successeur, un roumain ultranazi, de l'appartement où nous avons trouvé à nous loger. ROSBAUD et ses amis scientifiques nous ont alors fait affecter à un laboratoire de génétique du Kaiser-Wilhelm Institut de Berlin-Buch, dirigé par un généticien russe, TIMOFEEF-RESOVSKY presque aussi célèbre dans le monde de la biologie que le généticien américain MORGAN, Prix Nobel 1933 pour ses travaux sur *Drosophila melanogaster*. TIMOFEEF avait été invité à créer un laboratoire de génétique à Berlin à la faveur du Traité Germano-soviétique de 1939 et n'avait pas répondu au rappel de l'URSS lorsque les relations germano-soviétiques se sont rompues : il voulait récolter ce qu'il avait semé depuis son installation à Berlin. Nous n'avons pas travaillé sur *Drosophila melanogaster* mais nous avons étudié la sensibilité de l'œil par des méthodes statistiques appliquées à la génétique et pu démontrer que les bâtonnets de la rétine étaient sensibles à un seul photon. Cela a fait l'objet d'un compte-rendu à l'Académie des sciences à notre retour en France en 1945.

PEYROU a été logé à l'Institut de Buch. ROSBAUD m'a offert de venir habiter chez lui à Teltow, à une quinzaine de kilomètres au Sud-Ouest de Berlin. Buch était diamétralement opposé à une douzaine de kilomètres au Nord-Est de Berlin. Je devais donc parcourir une trentaine de kilomètres pour me rendre au travail. Il y avait pour cela la S-Bahn, un RER, dans lequel je passais au moins une heure dans chaque sens lorsque les circonstances étaient favorables. C'est à partir de là que mes activités de résistance se sont développées. Elles ont été de trois ordres : sabotage, renseignement, information.

Le Dr.SCHÖN nous avait raconté qu'au début de la guerre il avait réussi à se procurer de l'essence au marché noir, qu'il l'avait stockée à son laboratoire dans de grandes bonbonnes ayant contenu du tétrachlorure de carbone et qu'après avoir parcouru une centaine de kilomètres avec ce carburant le moteur de sa voiture avait été hors d'usage. Les bonbonnes avaient été mal rincées, il y restait un peu de tétrachlorure de carbone qui avait produit du chlore naissant lors de la combustion. Les cylindres, les pistons, les segments avaient été irrémédiablement rongés. Je rencontrais chaque matin à la première heure au terminus de la S-Bahn, Lichterfelde-Sud, près de Teltow, un groupe de prisonniers français venant d'un STALAG voisin. Ils travaillaient à l'entretien de véhicules automobiles dans un dépôt de la Wehrmacht. Je leur fournissais presque chaque matin un petit flacon de solvant chloré à utiliser comme additif dans le carburant des camions dont ils s'occupaient. A ces mêmes prisonniers je donnais aussi un petit journal manuscrit rassemblant les dernières nouvelles entendues chez ROSBAUD à la BBC.

Un autre exemple de sabotage. Nous rencontrions à Buch un français originaire de Bordeaux, nommé SORBET, qui était venu en Allemagne au titre du STO et qui travaillait comme technicien dans une usine Telefunken de la banlieue est de Berlin. Après quelques essais très prudents au laboratoire de l'Institut je confiai à SORBET 50 centimètres de tuyau à vide en lui demandant de l'utiliser pour brancher l'air comprimé sur l'arrivée voisine du gaz. Il le fit au moment de la fermeture de l'atelier, reprit le tuyau de caoutchouc et rentra à Buch. Dans la nuit qui suivit un bombardement anglais eut lieu, un incendie se déclara dans l'usine et une grosse explosion se produisit. Nous avons pensé avoir été à l'origine de cette explosion.

Mais les activités de renseignement sont certainement les plus intéressantes. Paul ROSBAUD disposait d'un réseau d'informateurs considérable par ses relations dans les milieux scientifiques, techniques et industriels au plus haut niveau grâce à ses fonctions de directeur scientifique de la plus importante maison d'édition scientifique allemande, SPRINGER VERLAG. Il disposait également de moyens sûrs et efficaces de transmettre ses informations en Angleterre notamment par un jeune étudiant norvégien en architecture, Sverre BERGH, qui poursuivait ses études à Dresde. Il passait fréquemment à Berlin lorsqu'il retournait dans son pays. Pour aller d'Allemagne en Norvège il fallait obligatoirement traverser la Suède, ce qui évidemment permettait de faire passer des informations vers l'Angleterre. J'ai bien connu Sverre BERGH à qui j'avais remis un échantillon de *cermet*, destiné aux réacteurs du chasseur à réaction Me262, que j'avais dérobé chez OSRAM dans le tiroir de l'ingénieur qui avait remplacé SCHÖN après son départ et avant le nôtre ; c'était un vantard qui voulait nous démontrer la supériorité scientifique et technique du IIIème Reich en nous exhibant ce nouveau matériau révolutionnaire. L'échantillon sortit d'Allemagne dans le manche d'une raquette de tennis de Sverre BERGH. J'ai tenté après la guerre de retrouver ce Sverre BERGH et j'avais demandé à l'Ambassade de France à Oslo de se mettre à sa recherche mais ce fut sans succès. C'est moi qui en ai signalé l'existence à Arnold KRAMISH et c'est lui qui l'a retrouvé, probablement avec l'aide de la CIA.

J'ai connu chez ROSBAUD un grand nombre d'éminents scientifiques et j'ai gardé avec certains d'entre eux des relations après la guerre. Max von LAUE, Prix Nobel en 1914 pour la diffraction des Rayons X par les cristaux, qui a imperturbablement continué dans son enseignement à attribuer la Théorie de la relativité à Einstein malgré l'interdiction des Nazis. Il a écrit après la guerre une Histoire de la Physique que j'ai traduite en français et pour laquelle il m'a demandé de rechercher des éléments concernant les physiciens français. C'était un homme d'une grande bonté et d'une rare noblesse de sentiments. J'ai également bien connu Otto HAHN, Prix Nobel 1944 pour la fission de l'Uranium, qui avait pour les JOLIOT-CURIE admiration et amitié. Il a vivement protesté contre l'absence de Frédéric JOLIOT, qu'il tenait pour le vrai inventeur de l'énergie nucléaire, à la première conférence internationale « Atom for Peace » à Genève en 1955. J'ai assisté aussi à la visite chez ROSBAUD de Walther GERLACH. Il était l'auteur de la célèbre expérience de STERN et GERLACH en 1921 mettant en évidence le moment magnétique des atomes. STERN a eu le Prix Nobel mais pas lui - ce qui explique peut-être qu'il soit devenu Membre du Parti National-Socialiste !- Il avait d'éminentes fonctions auprès de GOEHRING : Chargé de mission pour les questions nucléaires, on l'appelait le « Reichsmarschal für Kernphysik ». C'est lui qui coordonnait les études nucléaires civiles et militaires concernant l'énergie

nucléaire et c'est par lui que ROSBAUD savait qu'il ne se passait pas grand'chose sur ce front. C'était un brave homme qui n'était devenu nazi que par dépit après la guerre de 14. Je ne crois pas qu'il ait fait quelque tort que ce soit à quiconque. On sait qu'il s'est senti déshonoré lorsqu'il a appris Hiroshima et qu'il a failli se suicider. J'ai aussi rencontré Karl-Friedrich BONHOEFFER un physico-chimiste spécialiste de l'eau lourde, frère de Dietrich BONHOEFFER, un pasteur protestant très engagé dans la résistance à la mainmise des nazis sur l'Eglise luthérienne et associé aux conjurés du 20 juillet 1944. Karl-Friedrich BONHOEFFER n'a pas développé de procédé de production d'eau lourde par échange isotopique pour remplacer l'approvisionnement très menacé en eau lourde norvégienne. C'est ainsi que les atomistes allemands n'ont pas disposé des quantités d'eau lourde indispensables pour faire diverger leur réacteur de Haigerloch. ROSBAUD m'informait de ce qu'il apprenait concernant les travaux atomiques allemands, mais m'avait demandé par mesure de prudence de garder l'exclusivité de la transmission vers l'Angleterre de ce type de renseignements extrêmement sensibles.

Mais la rencontre la plus intéressante que j'ai faite chez ROSBAUD est celle de Pascual JORDAN. ROSBAUD l'avait invité à déjeuner au début d'août 1943. JORDAN était un excellent physicien-théoricien qui, avec son maître Max BORN à Göttingen, avait aidé HEISENBERG à donner une formulation mathématique de la mécanique quantique. Mais c'était un nazi assez fanatique et ce n'était pas par affinité que ROSBAUD le fréquentait. Il était le mathématicien qui conseillait Werner von BRAUN au Centre de Peenemünde, au bord de la Baltique, pour la conception des V2. Comme beaucoup de ses semblables JORDAN éprouvait le besoin de proclamer la supériorité de la science et de la technique allemande et, l'alcool aidant, il raconta tout ce qui se faisait à Peenemünde. La Providence voulut que je reçus la visite deux jours plus tard de POMMES-BARRERE, l'émissaire de mon frère, et que je pus lui raconter tout ce que je venais d'apprendre. Le 17 août 1943 plus de 500 bombardiers lourds de la RAF ont déversé plus de 1500 tonnes de bombes explosives et 500 tonnes de bombes incendiaires sur Peenemünde. On ne saura jamais si c'est par la voie française ou par la voie scandinave que le renseignement est arrivé le premier à Londres....

A ces actions de renseignement se sont ajoutées quelques actions humanitaires. Après chaque bombardement il y avait de graves dégâts et des monceaux de ruines. Les Editions SPRINGER puis l'Institut KAISER WILHELM de Radiochimie d'Otto HAHN ont été gravement atteints et d'autres encore concernant de près ou de loin les amis de ROSBAUD. A chaque fois ROSBAUD demandait qu'on envoie un détachement de déportés pour déblayer les ruines. Il s'est trouvé que le plus souvent il s'agissait de déportés français qui étaient envoyés du camp d'Oranienburg. ROSBAUD leur distribuait secrètement des provisions que je recevais de mes parents, beurre, sucre, chocolat, sardines, pâté, gâteaux, etc... et il ramassait des lettres que je faisais parvenir à leur famille.

Je ne peux pas ne pas raconter pour finir une anecdote cocasse et invraisemblable. Vers la fin du mois de mai 1944 j'ai souffert d'une grave crise de furonculose et j'ai eu au mollet de la jambe droite un anthrax monstrueux, gros comme un pamplemousse et accompagné d'une forte fièvre. ROSBAUD très inquiet m'a mis entre les mains du meilleur chirurgien de Berlin, le Pr. HÜBNER, un de ses auteurs de SPRINGER, qui

m'a fait entrer dans la clinique la plus réputée de Berlin. On dit même que c'est là qu'était soignée la famille GOEBBELS ! J'ai été opéré et traité aux sulfamides avec succès. J'étais entouré des soins les plus attentifs et les plus affectueux des bonnes sœurs catholiques qui tenaient la clinique. Le lendemain de l'opération c'était de 6 juin 1944. Une bonne sœur m'a apporté dès le matin un petit poste de radio pour que je puisse suivre les nouvelles du débarquement en écoutant la BBC sous mes couvertures. J'ai goûté là une semaine de pur bonheur.

Tout cela a l'air très simple et très divertissant. Ce n'était en fait pas simple, mais c'était divertissant et nous faisons cela avec plaisir malgré les difficultés et les dangers. Il est clair en y repensant après coup que cela méritait la corde ou le peloton d'exécution ! Tout cela a été raconté parmi beaucoup d'autres choses par un américain, Arnold KRAMISH, dans un livre qu'il a consacré à Paul ROSBAUD sous le titre « The Griffin » (Le Griffon) dont j'ai préfacé l'édition française et que l'auteur m'a ainsi dédié :

*A Henri Piatier,
Qui a connu « le Griffon » comme « le Skipper ». Ce livre est un hommage à
Paul Rosbaud et aux quelques uns qui comme vous ont résisté à l'oppression
nazie
Avec admiration et amitié.
Arnold Kramish*

J'ajouterai quelques mots pour dire que ma situation au retour en France n'a pas toujours été confortable. J'ai souvent essuyé des affronts de la part de gens à qui il m'était difficile d'expliquer mes aventures en Allemagne et qui me considéraient comme un officier félon qui avait honteusement collaboré avec l'ennemi. J'ai fait de la résistance sans le savoir, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose et j'ai appris sur moi-même beaucoup plus de choses que ce que je savais. Arnold KRAMISH a eu accès à des documents et à des archives qui étaient pour moi inaccessibles, les archives de Samuel GOUDSMIT, par exemple, où il a trouvé une lettre de ROSBAUD, inconnue de moi et datée de 1945, où il écrivait après avoir mentionné mes activités :

*Je suis reconnaissant d'avoir trouvé en Piatier un allié aussi brave et j'ose
dire que l'amitié avec ce « chevalier sans peur et sans reproche » (en français
dans le texte) est la seule chose que je doive à Hitler.*

Je n'ai appris de même qu'à mon retour en France en juin 1945 que j'étais l'agent *Rhein 1202* du réseau de résistance « *Druide* » rattaché au réseau « *l'Arche de Noé : Alliance* » auquel appartenait mon frère André ainsi que le Colonel POMMES-BARRERE et le Colonel Albert BUCHALET, puis Général, que j'ai connu plus tard comme Directeur des Applications Militaires du Commissariat à l'Energie Atomique.

Paul ROSBAUD, dont le nom de code dans ses rapports avec les services de renseignements britanniques était « *Le GRIFFON* » a pris la nationalité anglaise quelques mois seulement après la fin de la guerre en reconnaissance des services qu'il avait rendus.

Paul ROSBAUD a publié à Londres chez PERGAMON PRESS en 1953 une édition trilingue, anglais, allemand, français, de l'ATLAS DE PHOTOGRAPHIES DE CHAMBRE DE WILSON dans laquelle figure la traduction que Charles PEYROU et moi avons faite en captivité, augmentée des résultats obtenus depuis 1940

